

PIEDS-NOIRS

Français à part entière ou entièrement à part ?

Jie JIA

Prix algérianiste « Jean Pomier » 2020

Le jury du Prix littéraire algérianiste, réuni en télé-conférence suite à la crise sanitaire, le mardi 6 octobre 2020, a attribué:

Le prix algérianiste « Jean Pomier » 2020 à **Jie Jia** pour « *Français à part entière oit entièrement à part ?* » (édition Atelier Fol'fer).

Le jury a tenu à récompenser une étude peu habituelle concernant le petit peuple des Français d'Algérie. Ce travail, pour une fois, dénué d'*a priori* idéologique, vient d'un auteur qui porte un regard neuf sur ce groupe d'exilés. Jie Jia vient de très loin, la Chine, où cette découverte peut être intéressante. Son pays d'origine où elle enseigne le français, lui confère une certaine probité d'appréciation. Ce travail universitaire structuré et rigoureux se penche particulièrement sur le côté humain et les difficultés qu'ont connues ces Français qu'on a voulu « à part entière ». Ils ne l'ont pas ressenti à leur arrivée. Leur souci de préserver leur identité et leur patrimoine culturel reste la priorité d'un groupe en voie d'extinction. C'est méritoire de le remarquer.

Rappelons que Jie Jia avait obtenu le Prix universitaire algérianiste en 2014 pour sa thèse de doctorat « Français à part entière ou entièrement à part ? Accueil et reconstruction identitaire des Français d'Algérie, de 1962 à nos jours ».

Présent du 29 novembre 2019

Une universitaire chinoise sur la trace des pieds-noirs

Professeur de français à l'Université des études internationales à Xi'an (Chine), docteur de l'Université de Wuhan (Chine), Jie Jia a passé naguère une année (2013-2014) à l'Université de Clermont-Ferrand. Et, contre toute attente – car elle est, à ma connaissance, le premier chercheur chinois à s'intéresser aux pieds-noirs –, elle a consacré ses recherches (une véritable enquête de terrain) à l'accueil des Français d'Algérie en métropole et à leur reconstruction identitaire.

La rigueur scientifique de cette étude et sa probité intellectuelle ont retenu l'intérêt de l'Université de Xi'an, qui soutient cette publication, d'un éditeur, l'Atelier Fol'Fer, et de Pierre Dimech, une des grandes références de la communauté pied-noire. Il est d'ailleurs, ès qualité, le préfacier de cet ouvrage déjà référentiel, *Pieds-Noirs*, sous-titré : « Français à part entière ou entièrement à part ? »

Il y a eu, certes, d'autres études sur le sujet. Mais quasiment toutes dues à des chercheurs français et, de ce fait, souvent entachées de lourds contentieux franco-français. Jie Jia nous vient du bout du monde. De l'Empire du Milieu. Elle a donc un regard « neuf » pour appréhender l'accueil – pas toujours bienveillant (et c'est une litote) – et

l'intégration – bien souvent malmenée – des Français d'Algérie. Une approche anthropologique et une méthode universitaire classiques, certes, mais dégagées des pré-supposés idéologiques.

Pierre Dimech souligne dans sa préface la délicatesse de cette jeune universitaire à l'égard d'hommes et de femmes qui ont connu un « destin singulier » (c'est le moins qu'on puisse dire...). Il raconte d'ailleurs une anecdote qui éclaire son propos.

Un jour à Perpignan, Maurice Calmein, autre figure respectée de notre communauté, et Jie Jia étaient en grande conversation. Lorsqu'ils réalisèrent qu'il était 14 heures, il n'y avait plus rien pour déjeuner. Alors Maurice, qui avait un sandwich dans son sac (« au cas où »), va partager sa pitance avec la jeune femme, ce qu'elle accepta avec grâce. Ce qui va rappeler à Pierre cette chanson de Jean-Pax Méfret où il est dit qu' « *on a mangé ensemble le pain de la misère* ». Une image en entraîne une autre : « L'idée me traverse que ce *pain de la misère* mangé ensemble, Jean-Pax le doit peut-être à l'Ancien Testament, dans le Psaume 126, dont le troisième verset dit : *Vous qui mangez le pain de la douleur (panem doloris)* ». Jie Jia, venue de si loin, redisons-le, par son travail et ce livre qui en est l'aboutissement, a mangé avec les pieds-noirs *le pain de la misère et de la douleur* : « Et cela scelle à jamais nos liens avec elle », conclut Pierre Dimech.

Dans une introduction très soignée, Jie Jia rappelle que si la question pied-noire est quasiment inconnue en Chine, les questions relatives à l'identité culturelle sont assez souvent traitées dans la littérature au plan théorique dans le contexte de la mondialisation ou de l'identité. Et de citer, en référence à cette précision, *Le Livre des Mutations* (en chinois : *Yi Ging*). Mais là, on ne peut que lui faire confiance !

Alain Sanders

Pieds-Noirs d'Hier et d'Aujourd'hui, n° 251, janvier-février 2020

Jie Jia nous vient de l'autre bout du monde. De Chine. Pour se pencher sur l'accueil – pas toujours bienveillant – et l'intégration – bien souvent difficile – des Français d'Algérie en métropole après l'exode de 1962.

Il y a eu, certes, d'autres études sur le sujet. Mais quasiment toutes dues à des chercheurs français et, de ce fait, souvent entachées de lourds contentieux franco-français. Jie Jia nous vient du bout du monde. De l'Empire du Milieu. Elle a donc un regard « neuf » pour appréhender l'accueil – pas toujours bienveillant (et c'est une litote) – et l'intégration – bien souvent malmenée – des Français d'Algérie. Une approche anthropologique et une méthode universitaire classiques, certes, mais dégagées des pré-supposés idéologiques.

La probité de cette étude séduira donc les lecteurs métropolitains, mais aussi, et cela ne compte pas pour rien quand on appartient à une communauté blessée, les pieds-noirs de toutes générations.

Préfacier de l'ouvrage, Pierre Dimech, qui est une référence pour cette communauté justement, salue la délicatesse – chose rare dans des ouvrages scientifiques – de l'auteur à l'égard de ces hommes et de ces femmes qui ont connu « un destin singulier »

Jie JIA, actuellement professeur de français à l'Université des études internationales à

Xi'an (Chine), après un Doctorat de l'Université de Wuhan (Chine), fut jeune chercheur d'échange boursière en 2013-2014 avec l'université de Clermont-Ferrand II durant six mois, ce qui lui permit de mener enquêtes et interviews pour sa thèse intitulée : « Pieds-Noirs : Français à part entière ou entièrement à part ? métropolitaine après 1962 et sur la reconstruction identitaire d' Français avec une histoire singulière.

La Charte, n° 4, octobre-novembre-décembre 2019

Encore un livre sur la guerre d'Algérie ? Non, pas plus qu'un livre pour ou contre les Pieds-Noirs en Algérie, mais une présentation de leur arrivée en métropole, de leur ressenti dans cette France qui ne les attendait pas et de leur intégration ou adaptation au sein de la population.

La caractéristique majeure de ce livre tient dans son approche scientifique, sans à priori parce qu'écrit par le docteur Jie Jia de l'Université de Wuhan en Chine, dont la distance avec la France autorise une certaine impartialité.

L'approche socio-psychologique s'appuie sur des questionnaires et enquêtes de terrain enrichis pas la presse et la littérature spécialisée mais également sur les études statistiques en particulier sur leur ré-insertion tant professionnelle que culturelle et sur les apports dans notre société : « La merguez et le couscous triomphent même à Strasbourg ».

La dissection scientifique des données montre une grande qualité d'analyse et appuie les trois conclusions partielles et la générale sur des faits et non sur une doxa.

R.A.

L'Algérieniste, n° 169, mars 2020

L'ouvrage de Mme Jie Jia n'est pas un ouvrage de plus sur les Pieds-Noirs mais une étude originale sur la façon dont ce groupe – très minoritaire en nombre au sein d'une société métropolitaine au mieux indifférente, souvent critique, pour ne pas dire hostile à son égard – a tenté de préserver son identité native.

À leur arrivée en France, en 1962, les Européens d'Algérie, réputés citoyens français « à part entière », soumis jusque-là aux mêmes lois nationales, au nord comme au sud de la Méditerranée, éduqués dans des établissements scolaires en tous points semblables à ceux de la métropole, ayant vécu majoritairement dans des villes bâties sur le modèle haussmanien, avaient tous les atouts pour s'intégrer dans la nation française. Or, ils se sont sentis ostracisés comme des intrus indésirables. C'est ce traumatisme qu'analyse d'abord l'auteur, tout en s'efforçant de démontrer que l'administration française, instruite par les replis précédents des citoyens français quittant le Maroc et la Tunisie devenus indépendants, a fait le maximum pour faire face à l'afflux des réfugiés. À cet égard, le rappel des textes officiels réglant le sort des rapatriés est d'une grande utilité car il permet de mettre à distance le douloureux vécu des intéressés alors incertains sur leur sort.

Cependant, le sentiment de rejet, concrétisé par les exactions odieuses de la CGT dans le port de Marseille contre les biens des arrivants, persuadèrent les rapatriés qu'ils étaient

des Français « entièrement à part ». La seconde partie revient sur les modalités qui ont conduit des populations venues du pourtour de la Méditerranée, et bien au-delà, à se fondre, en 132 ans, en un ensemble suffisamment cohérent pour avoir des caractéristiques propres (parler, modes de vie). Comment alors préserver cette identité en métropole? C'est le sujet de la troisième et dernière partie de l'ouvrage qui examine les différentes stratégies destinées à sauvegarder l'héritage du passé. Tout en s'adaptant aux mœurs françaises, chaque génération a eu sa propre démarche. Les jeunes adultes en 1962 et leurs enfants nés en France, sur lesquels porte essentiellement l'étude, n'ont pas eu les mêmes difficultés que leurs parents et grands-parents qui ont dû parfois changer de vie à un âge avancé. C'est dans ce contexte que le terme de « Pied-Noir », à l'origine dévalorisant, devint un marqueur revendiqué par la première génération; pour les suivantes, il fait partie de l'héritage familial. Marqueur d'une identité singulière, il cesse d'être celui d'un rejet exprimé par le reste de la communauté nationale. D'où la question : l'identité pied-noire peut-elle survivre à la génération née après 1962, alors qu'elle est coupée de la terre de ses ancêtres, et que les dirigeants de l'Algérie actuelle s'efforcent d'effacer le souvenir de la présence française: d'une contrée qui n'avait même pas de nom en 1830, divisée en tribus hostiles entre elles, et dont l'activité économique visait avant tout la satisfaction des besoins vitaux immédiats, les colons avaient pourtant fait un pays moderne.

L'analyse de Mme Jie Jia utilise une démarche anthropologique fondée sur l'analyse des aspects socio-psychologiques des discours de Pieds-Noirs, sur des études de terrain (questionnaires, entretiens par internet), complétées par la lecture de la presse de l'époque et de la littérature spécialisées sur le sujet. L'auteur distingue les étapes par lesquelles sont passés les Français d'Algérie : privés de leur environnement d'origine (terre et populations), en bute à un entourage hostile, ils ont dû se réinventer une identité. Malgré l'hétérogénéité de sa composition, ce groupe a trouvé des stratégies d'intégration identiques, passant de la dévalorisation individuelle à la revalorisation d'une identité duelle, pied-noire et française. Destabilisés par la perte de leur territoire et par l'image négative renvoyée par les métropolitains, les Français d'Algérie ont renoncé à cette dénomination qui les renvoyait au néant: elle les liait à un pays qui n'existait plus. Le terme administratif de « rapatriés » ne pouvait pas s'appliquer à des personnes qui, majoritairement, n'avaient jamais foulé le sol de la métropole avant 1962. Dans un sursaut de réappropriation de leur destin, ils ont fini par adopter, comme souvent dans l'histoire des peuples, un terme qui se voulait méprisant à leur égard, celui de « Pied-Noir », pour en faire une sorte d'étendard identitaire fièrement revendiqué.

Comme le souligne Pierre Dimech, qui préface avec chaleur ce travail, il faut saluer l'intérêt manifesté par une chercheuse venue du lointain Empire du Milieu pour ce petit peuple en voie d'extinction culturelle. Est-ce la distance nécessaire pour analyser, sans passion partisane, sa spécificité identitaire et les périls qui la menacent? L'approche reflète une véritable empathie qui tranche avec les condamnations sans appel assénées par la plupart des spécialistes auto-proclamés de la colonisation française. Pour une population trop souvent réduite à des clichés dépréciatifs, le processus de reconstruction identitaire que décrit l'auteur est novateur autant que revalorisant.

Cependant, cette approche mériterait d'être approfondie et nuancée car on peut avoir

l'impression que les Pieds-Noirs formaient une entité homogène, ce qui n'était pas le cas. À cause de leurs origines, diverses, au sein même d'une même classe sociale, pouvaient se dresser des barrières, outre celles dues aux différences religieuses: les « vrais Français » (ceux qui portaient un nom français) regardaient de haut ceux qui avaient un patronyme à consonance espagnole, italienne ou autre, quand bien même leurs arbres généalogiques comportaient quelques branches exogènes. Ce qui pouvait susciter, chez certains individus, un rejet radical de son ascendance étrangère ou, au l'amener à la valoriser: ce fut le cas pour Emmanuel Roblès qui rajouta un accent grave sur la dernière syllabe de son nom pour garder la prononciation ibérique de son patronyme, alors qu'on lui avait conseillé, dans sa jeunesse, de le prononcer à la française (Robre) pour avancer dans la société. Le panel (interrogations et lectures) des témoignages semble, à cet égard, un peu étroit pour tirer des conclusions définitives. Le substrat historique notamment est assez schématique et l'on ne tient pas compte des différences géographiques, notamment celles entre villes et campagnes. Malgré un français globalement excellent, certaines formules prêtent à confusion: par exemple, le renoncement au statut personnel des musulmans, ne concerne que le droit privé de l'individu et non sa pratique religieuse comme semble le suggérer une formule malheureuse. Le *corpus* sur lequel s'appuie l'analyse n'est pas toujours clairement défini. On peut s'étonner que, dans le processus d'intégration, ne soient pas mentionnés les mariages de la deuxième génération, entre Français d'Algérie et métropolitains: ils ont eu souvent pour conséquence de « *piednoiriser* » certains « *potos* ». Ces remarques n'enlèvent rien à l'intérêt d'une lecture éclairante pour tout Pied Noir sur son propre cheminement, en espérant que la disparition annoncée par l'auteur de l'identité pied-noire pourra justement être ralentie par l'intérêt de ce type d'étude.

Danielle Pister

Le Casoar, n° 239, octobre 2020

L'auteur, conteur de l'université de Whuan, professeur cje français à l'université des études internationales de Xi'an a bénéficié, jeune chercheuse, d'un échange avec l'université de Clermont Fernand II durant six mois en 2013-2014.

L'ouvrage est la publication de sa thèse. Des chercheurs français ont réalisé des études sur ce sujet mais elles sont très souvent partiales. Jie Jia aborde son sujet sans préjugé. Sa méthodologie est particulièrement rigoureuse. Elle aborde l'histoire de cette communauté "blessée" avec une objectivité remarquable et aussi avec beaucoup de délicatesse. Elle traite de l'accueil par l'État et par la métropole entre indifférence et hostilité. Elle étudie la reconstruction identitaire et enfin la stratégie d'assimilation de cette communauté.

Le destin des pieds-noirs est "singulier et unique". Merci à cette universitaire chinoise de l'avoir magistralement étudiée avec humanité et réalisme.

Ce livre est indispensable pour comprendre cet aspect de notre histoire et peut-être pour apporter des solutions aux nouvelles immigrations.

Patrick du Reau (65-67)

Quelques brèves réflexions à propos du dernier livre de Bernard Antony : *Pour en finir avec le "pays cathare"*

Nous avons déjà publié dans notre numéro d'octobre une recension, par Yves Daoudal, du dernier livre de Bernard Antony, *Pour en finir avec le « pays cathare »*. Nous n'avons nullement l'intention de faire une nouvelle présentation de cet excellent ouvrage mais, modestement, d'avancer quelques réflexions dans le but de montrer encore l'intérêt de ce livre.

Bernard Antony explique dès les premières pages les raisons qui l'ont poussé à rédiger un tel livre. Une bonne partie du sud-ouest de la France use aujourd'hui de l'appellation « cathare ». comme s'il s'agissait là d'une identité qu'il faudrait mettre en avant. Le but avoué de Bernard Antony est de montrer que les cathares étaient porteurs d'une culture de mort, et conséquemment qu'on ne devrait pas glorifier aujourd'hui ce qu'on a eu tant de mal à combattre autrefois.

La complaisance de Simone Weil envers les cathares

Cette sympathie que beaucoup de gens ont encore de nos jours pour les cathares n'est pas nouvelle ; on la voit déjà chez Simone Weil, laquelle déplorait la défaite des cathares et les combats sanglants qui l'ont permise : « *On peut trouver, dans l'histoire, des faits d'une atrocité aussi grande, mais non plus grande, sauf peut-être quelques rares exceptions, que la conquête des Français des territoires situés au sud de la Loire, au début du XIII^e siècle* »¹. Simone Weil faisait l'éloge du sud cathare : « *Ces territoires où existait un niveau élevé de culture, de tolérance, de liberté, de vie spirituelle, étaient animés d'un patriotisme intense pour ce qu'ils nommaient leur « langage »² ; mot par lequel ils désignaient la patrie. Les Français étaient pour eux des étrangers et des barbares, comme pour nous les Allemands.* » Elle critiquait vivement la cruauté des gens venus du nord : « *Pour imprimer immédiatement la terreur, les Français commencèrent par exterminer la ville entière de Béziers, et ils obtinrent l'effet cherché. Une fois le pays conquis, ils y installèrent l'Inquisition.* »³ Si Simone Weil avait lu le livre qui, à son époque, faisait pourtant autorité en la matière, à savoir *l'Inquisition médiévale* de Jean Guiraud, elle eût pu découvrir que des seigneurs locaux, acquis à la cause de ceux qu'on appellera plus tard les cathares, usaient de violences envers les catholiques, et étaient en cela suivis par le peuple : « *Encouragé par les violences des seigneurs, le peuple se livrait à toutes sortes d'attentats contre les églises et les membres du clergé* »⁴.

On connaît l'admiration de Bernard Antony envers Simone Weil, mais on sait aussi depuis Aristote que c'est un devoir sacré d'accorder la préférence à la vérité. Simone Weil était assurément mal renseignée, et Bernard Antony, à la suite de Jean Guiraud et s'appuyant aussi sur d'autres sources⁵, met à mal la prétendue non-violence que certains ont imaginé être la pratique des cathares et de leurs partisans. En décrivant la dureté des combats entre les croisés menés par Simon de Montfort et tous ceux qui soutenaient les cathares, il apparaît que la violence, inhérente aux combats, était des deux côtés. Quant à celle qui échet aux prisonniers, elle n'était le privilège d'aucun camp.

Une réflexion s'impose à ce propos. Il est naturel de ressentir de l'effroi à la pensée des bûchers ou de certains prisonniers mutilés ; imaginer un tel spectacle frappe notre sensibilité et il est alors tentant de qualifier de barbare une telle époque. Cette tentation cependant doit être corrigée par notre raison, laquelle nous montre la disproportion entre l'inhumanité de notre temps et celle du Moyen-Âge ; le nôtre tue industriellement pourrait-on dire, puisque certaines bombes, lâchées sur des villes, ont anéanti à elles seules des milliers de civils, puisque des camps ou des goulags ont fait périr des centaines de milliers de prisonniers, et même des millions si l'on pense au communisme de 1917 à nos jours. On est loin, très loin du nombre restreint, incomparablement plus restreint de victimes lors de la croisade dite des Albigeois. Comme l'écrit Bernard Antony : « Avant de porter un regard trop négatif sur le Moyen Âge si admirable à bien des égards, certains feraient bien de considérer la triste réalité de notre époque avec ses exterminations, ses génocides et notre temps de culture de mort. » ⁶

La croisade contre les Albigeois était-elle une guerre de conquête ?

En opposant les gens du nord à ceux du sud, Simone Weil laissait entendre que la croisade contre les Albigeois fut une guerre de conquête. C'est d'une part oublier l'essentiel, à savoir le caractère religieux de la croisade, et d'autre part c'est ne pas prendre assez en compte la complexité de la féodalité et ses notions de suzeraineté et de vassalité. Il est vrai qu'une des conséquences majeures de la croisade a été l'augmentation de la puissance du roi de France, mais cela eût pu ne pas avoir lieu. Bernard Antony montre bien qu'il s'en est fallu de peu que, tout au contraire, il eût pu advenir une extension du pouvoir du roi d'Aragon outre Pyrénées, de sorte que l'histoire subséquente aurait été tout autre si Montfort n'avait pas vaincu Pierre II à la bataille de Muret. Comme l'écrit Bernard Antony : « *Si le sort des armes [...] n'en avait décidé autrement, c'eût été par l'union des possessions du roi d'Aragon et de celles du comte de Toulouse, un important changement géopolitique qui aurait alors modifié l'équilibre monarcho-féodal de l'époque méridionale. C'était la constitution d'un royaume transpyrénéen et méditerranéen englobant au sud la Catalogne et l'Aragon, au nord la plus grande partie des terres de langue d'oc, du Quercy, et de l'Auvergne à la Provence.* » ⁷ Outre cela, il est faux de ne voir dans cette croisade qu'une lutte du nord contre le sud, puisqu'une partie des croisés venaient du Quercy et de l'Agenais. « Ce rappel met à mal l'idée par trop sommaire que la Croisade des Albigeois fut une guerre du Nord contre le Midi » ⁸.

Les cathares sont-ils les précurseurs du protestantisme ?

Une autre affirmation discutable de Simone Weil a été de prétendre, en se référant à d'Aubigné, que les populations du sud se tournèrent plus tard volontiers vers le protestantisme, comme si l'on pouvait voir une sorte de continuité « [...] *malgré les différences si considérables de doctrines [...]* » ⁹ entre les cathares et les partisans de la Réforme. Bernard Antony rejette une telle généalogie en arguant du fait que les cathares détestaient l'Ancien Testament, alors que les protestants insistent sur son importance. Le catharisme ne peut donc pas être le précurseur du protestantisme : « *aussi, aucun historien protestant sérieux n'a défendu pareille hypothèse. Mais certains, en effet, par artifice polémique et sans se soucier de véracité théologique, sont allés jusqu'à ficeler judaïsme, catharisme et protestantisme dans un même amalgame de minorités victimes de la méchante domination catholique* » ¹⁰.

Les cathares ont-ils été calomniés ?

Si aujourd'hui bon nombre d'historiens sont prudents en ce qui concerne les cathares, il n'en demeure pas moins que certains ont tendance à les disculper de leurs mauvaises mœurs. Jean-Louis Biget, par exemple, allègue que les accusations de perversions sexuelles concernant les cathares ne seraient qu'une invention des croisés afin de discréditer leurs adversaires. Afin d'étayer sa thèse, cet historien avance qu'« *établir un lien entre la dissidence religieuse et la dépravation sexuelle relève d'une longue tradition et d'automatismes culturels propres aux clercs* »¹¹. Il rappelle que les premiers chrétiens furent eux-mêmes accusés par les païens de perversion sexuelle puisqu'ils se réunissaient clandestinement pour célébrer les messes, hommes et femmes ensemble. Par après, continue-t-il, les chrétiens accusèrent les hérétiques de mœurs dissolues. Toujours selon cet historien, les chrétiens doivent renoncer à la chair, et donc « [...] *s'arracher à leur corps sexué, dont la concupiscence et la luxure sont consubstantielles, pour mériter leur corps de gloire, conformé à l'image du Christ* ».

Ainsi l'accusation de dépravation sexuelle serait-elle un lieu commun, une arme rhétorique et ne correspondrait aucunement à la réalité des cathares. Ces derniers, et en particulier ceux qu'on nommait les « parfaits », vivaient selon une chasteté rigoureuse et conséquemment ne pouvaient pas prêter le flanc à de telles accusations. Les « parfaits » cependant n'étaient qu'une minorité, ceux qui avaient reçu le *consolamentum*, le seul sacrement cathare ; les autres, appelés les « croyants », les sympathisants si l'on peut dire, n'étaient pas astreints à la chasteté et comme les cathares condamnaient le mariage, certains sympathisants vivaient en concubinage. Selon Jean Guiraud, « *la raison est facile à comprendre : les liaisons du libertinage étaient plus fragiles que celles du mariage et n'aboutissaient pas à la constitution d'une famille ; et à ce double titre elles étaient un obstacle moins grand à l'initiation qui comportait le vœu de perpétuelle continence* »¹².

Bernard Antony non seulement rappelle, comme Jean Guiraud, que pour les sympathisants, « [...] *en matière de mœurs, en pratique la tolérance était totale [...]* »¹³ mais il insiste sur la nocivité des mœurs cathares : « [...] *je crois que cette morale était finalement bien plus perverse socialement, bien pire que celle du commun des pécheurs chrétiens. En effet, tout était dirigé contre la transmission de la vie dans l'hérésie cathare. De cela témoignent les récits de la pratique de l'« endura », consistant à laisser mourir ou se laisser mourir de faim, ou par d'autres formes de suicide. [...] Les « parfaits » cathares étaient ainsi non seulement des précurseurs des modernes « vegans » mais des « docteurs » de l'assassinat d'un Vincent Lambert* »¹⁴. Chez les cathares, la continence sexuelle résultait d'un mépris du corps, lequel était considéré comme une prison, dont l'âme devait se libérer.

Les cathares étaient donc les héritiers d'une pensée platonicienne et manichéenne qui considérait la matière comme mauvaise. Il est vrai que certains chrétiens avaient repris ce thème du corps comme prison, comme saint Ambroise par exemple ; cependant à partir des controverses dues à la lecture d'Origène, les chrétiens, notamment à la suite de saint Augustin, se détachèrent de ce thème et affirmèrent que le corps n'était pas mauvais en lui-même, ni non plus la procréation. C'est l'âme elle-même qui est pécheresse, puisque le péché est dans la volonté en tant qu'elle s'éloigne de Dieu. Les catholiques ne voient pas la sexualité mauvaise, si elle est articulée à la notion de famille chrétienne.

Ainsi faut-il très fortement nuancer les propos de l'historien Jean-Louis Biget : en condamnant le mariage et la procréation, c'est la notion même de famille que les cathares attaquaient, les accusations dont les cathares furent l'objet n'étaient donc pas sans fondement. Bernard Antony a raison d'affirmer qu'« *assurément le catharisme était une religion de haine de la vie, une religion de culture de mort ; et l'Église catholique se devait de la combattre, de la faire reculer* »¹⁵.

Loin des partis pris réducteurs

Yves Daoudal, dans sa recension, écrivait qu'à le lire, « *on ne perd pas son temps* ». J'ajoute pour ma part qu'on s'instruit beaucoup, en suivant non seulement l'histoire guerrière de la croisade contre les Albigeois, mais aussi celle de l'Inquisition qui la continua, et à propos de cette dernière, Bernard Antony en fait une description qui est bien éloignée des caricatures qu'on lit trop souvent dans les manuels d'histoire. Un des intérêts majeurs de ce livre est aussi de mettre en avant la personnalité extraordinaire de Simon de Montfort, homme plein de bravoure et chef militaire exceptionnel.

Remercions Bernard Antony d'avoir écrit ce livre, lequel nous présente une histoire de la croisade contre les Albigeois, éloignée des erreurs et des partis pris réducteurs, tout comme il a écrit d'autres livres sur l'histoire des juifs, sur la franc-maçonnerie, sur le génocide arménien, sur Jean Jaurès et bien d'autres sujets encore. Il est rarissime de nos jours qu'un homme politique, toujours à l'écoute de l'actualité immédiate, puisse nourrir sa réflexion et la nôtre par une culture historique si étendue et si solide.

Marc Froidemont

À propos de Simone Weil

Nous publions bien sûr très volontiers comme il le souhaitait, cet article sur notre livre de notre collaborateur Marc Froidefont, professeur de philosophie. Il écrit quelques lignes, certes fondées, sur les jugements contestables de Simone Weil sur le catharisme et la croisade. Mais, cela n'est rien en regard de l'immense apport spirituel et intellectuel de Simone Weil. Cette dernière, si chère à notre ami et maître, le grand Gustave Thibon, a probablement été comme il l'affirmait, une des plus grandes philosophes et mystiques de son temps. Mais elle venait de loin, ayant souvent adhéré à des utopies anarcho-socialistes. D'une absolue honnêteté, ayant tenu à aller combattre pendant la guerre civile espagnole, elle s'aperçut de l'abomination des Brigades internationales dans lesquelles son idéalisme l'avait poussé à s'engager. Elle y découvrit la cruauté d'André Marty, le « boucher d'Albacete ». Ayant pu quitter cet engagement, elle écrivit une célèbre lettre à Georges Bernanos qui, pour sa part, attaquait véhémentement le franquisme. Sans savoir qu'en face, c'était pire. Ayant rencontré avec passion le Christ et l'Évangile, elle demeurait réticente sur l'Ancien Testament. Alors même qu'elle avait pu rejoindre Londres pour combattre le nazisme, elle était très sévère pour le peuple juif, son peuple, auquel elle reprochait l'importance que sa religion donnait à la race.

¹ Simone Weil, *L'Enracinement*, dans *Œuvres*, Quarto Gallimard, 1999, p. 1092.

² *Ibidem*, p. 1092.

³ *Idem*, p. 1092.

⁴ Jean Guiraud, *L'Inquisition médiévale*, Grasset, 1928. p. 59.

⁵ Non seulement Bernard Antony a utilisé les travaux des historiens, mais il a surtout puisé aux sources, c'est-à-dire aux récits les plus anciens, les plus proches des événements.

⁶ Bernard Antony, Pour en finir avec le « pays cathare », Atelier Fol'fer, 2020, p. 106.

⁷ *Ibidem*. p. 127.

⁸ *Idem*, p. 76.

⁹ Simone Weil, *L'Enracinement*, op. cit. p. 1092-1093.

¹⁰ *Ibidem*, p. 36.

¹¹ Jean-Louis Biget, "Fils du diable !" Article paru dans la revue *L'Histoire*, décembre 2016, dans un dossier consacré aux cathares, dont le titre est bien représentatif de la thèse de J.-L. Biget : *Les cathares, comment l'Eglise a fabriqué des hérétiques*.

¹² Jean Guiraud, *L'Inquisition médiévale*, op. cit. p. 36.

¹³ Bernard Antony, Pour en finir avec le « pays cathare », op. cité, p. 48.

¹⁴ *Ibidem*, p. 48.

¹⁵ *Idem*, p. 268.
